

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**185-186 | 2008**

**L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé**

---

## Saisir l'insaisissable et le transmettre

Françoise Héritier

---



**Édition électronique**

URL : <http://lhomme.revues.org/24104>

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 45-54

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Françoise Héritier, « Saisir l'insaisissable et le transmettre », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 06 janvier 2017. URL : <http://lhomme.revues.org/24104> ; DOI : 10.4000/lhomme.24104

---

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© École des hautes études en sciences sociales

# Saisir l'insaisissable

## et le transmettre

Françoise Héritier

**N**OUS NOUS SOMMES RENCONTRÉS et nous avons vraiment parlé pour la première fois, Marc Augé et moi, lors du grand colloque international organisé en octobre 1971 par Germaine Dieterlen sur le thème de la notion de personne en Afrique noire<sup>1</sup>. Je ne me souviens plus du contenu de sa communication, mais du côté précis, réfléchi, ordonné, patient de son élocution. Le colloque, largement suivi, se tenait dans l'amphithéâtre du Centre national de la recherche scientifique, quai Anatole-France à Paris. On déjeunait au restaurant d'entreprise. Il m'impressionnait : sa culture évidente, ses origines intellectuelles littéraires (il sortait de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm ; j'avais quant à moi fait des études d'histoire et de géographie en faculté), la façon rationnelle et réservée dont il s'exprimait mettant bien droite sur ses pieds toute argumentation légèrement défaillante ou sujette à caution, tout cela me faisait sentir à la fois mes insuffisances et une certaine fierté d'être devenue son interlocutrice.

C'étaient les hauts temps de l'africanisme et de l'ethnologie.

Nous nous sommes retrouvés de façon plus assidue dans les séminaires organisés par Claude Meillassoux à l'École des hautes études en sciences sociales de 1972 à 1974 sur l'esclavage en Afrique précoloniale, qui débouchèrent sur un livre portant le même titre<sup>2</sup>. Nous nous asseyions côte à

1. Voir les actes publiés sous le titre *La Notion de personne en Afrique noire*, Paris, Éd. du CNRS, 1973. La communication de Marc Augé, « Sorciers noirs et diables blancs. La notion de personne, les croyances à la sorcellerie et leur évolution dans les sociétés de basse Côte-d'Ivoire (Alladian et Ébrié) », est reproduite pp. 519-527 ; la mienne intitulée « Univers féminin et destin individuel chez les Samo » l'est en pp. 243-254.

2. Voir Claude Meillassoux, ed., *L'Esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, Maspéro, 1975.

côte et poursuivions la conversation au café. Ensuite, nos vies ont cheminé de conserve pendant une vingtaine d'années.

C'est en raison de cette histoire particulière que je rédige ce texte comme je le fais : on me pardonnera – je l'espère – la tournure personnelle que je lui donne, accrue par les conditions dans lesquelles j'écris, privée momentanément de l'accès à tous mes livres ou à toute autre source.

Nous n'avons jamais travaillé ensemble ni sur les mêmes terrains, ni à proprement parler sur la même problématique, encore que la question de l'identité et de la personne nous ait fourni l'occasion de lectures partagées, de discussions et de comparaisons. Nous nous nourrissions intellectuellement l'un de l'autre, je pense, et cette entente allait bien au-delà de la participation commune à de mêmes projets. Il arrivait toujours à me surprendre. Je ne sais pas vraiment ce que j'ai pu lui apporter, mais je sais ce que lui m'a apporté et, en premier lieu, cette capacité à saisir l'insaisissable et à le transmettre. « L'invisible, ce n'est rien d'autre que l'opacité des systèmes symboliques les uns aux autres », écrit-il dans *La Traversée du Luxembourg*<sup>3</sup>, ouvrage qui, à titre de légitimation de l'entreprise nouvelle dans laquelle il se lançait – cet ethno-roman, cette ethno-fiction –, s'ouvre sur une phrase de Claude Lévi-Strauss, placée en épigraphe : « Nous ne pouvons jamais être sûrs d'avoir atteint le sens et la fonction d'une institution, si nous ne sommes pas en mesure de revivre son incidence sur une conscience individuelle »<sup>4</sup>.

Marc Augé a pris au mot cette invitation et s'est pris ainsi comme cobaye pour ce qui est, du moins, de l'anthropologie de notre monde contemporain. Ce faisant, il touchait à l'universel. Cette introspection qui suit le mouvement fluide des pensées – seraient-elles les plus fugaces – qui nous traversent l'esprit, le va-et-vient constant entre les idées, la théorie et le vécu individuel, les affects, l'identification des forces qui nous meuvent et auxquelles nous obéissons à l'aveugle, cette plongée de l'esprit résolue pour entrouvrir l'opacité des systèmes symboliques, c'est – je le crois bien – sa marque de fabrique et celle, infaillible, de son talent dans le métier d'ethnologue.

Il y eut plusieurs périodes dans sa vie intellectuelle. Il fut d'abord, avec un grand souci de ne pas démeriter dans une communauté professionnelle

3. Marc Augé, *La Traversée du Luxembourg. Ethno-roman d'une journée française considérée sous l'angle des mœurs, de la théorie et du bonheur*, Paris, Hachette, 1985 : 73.

4. Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in Marcel Mauss, *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1950 : xxvi.

pour lui nouvelle, l'ethnographe consciencieux et méticuleux des Alladian, des Avikam, des Ébrié, des populations lagunaires de Côte-d'Ivoire. Son ethnologie (*Le Rivage alladian*, 1969)<sup>5</sup> est, de ce point de vue, exemplaire. Viennent ensuite les sommes théoriques : *Théorie des pouvoirs et idéologie* (1975), *Pouvoir de vie, pouvoir de mort* (1977), *Symbole, fonction, histoire* (1979), *Génie du paganisme* (1982), *Le Dieu objet* (1988), *Le Sens des autres* (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains* (1994), *Le Métier d'anthropologue. Sens et liberté* (2006). C'est là une grande œuvre, riche et complexe. Je laisse à d'autres le soin d'en parler et d'en dire à chaque fois l'importance et la nouveauté souvent programmatique – et ce programme il l'a en grande partie réalisé : sur la sorcellerie et son rôle social, le prophétisme entrepreneurial, la possession, les cultes *vodoun*, et surtout la défense active de l'originalité de notre métier (comprendre ce qui est tapi derrière l'évidence), il fut exemplaire et suscita bien des vocations individuelles ainsi que de nouvelles orientations collectives.

Puis vint subrepticement une première rupture, suivie d'une deuxième et d'une troisième, sans que les strates ne se superposent : elles s'entrecroisent plutôt. Il y eut ces textes dits d'ethno-fiction ou d'ego-fiction où il se projette dans cet individu de référence dont parle Claude Lévi-Strauss. Les fleurons en sont *La Traversée du Luxembourg* (déjà cité), *Un ethnologue dans le métro* (1986), *Domaines et châteaux* (1989), le célèbre *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité* (1992), puis *La Guerre des rêves* (1997), *Le Temps en ruines* (2003), *Pour quoi vivons-nous ?* (2003). J'en passe.

Troisième strate : l'intérêt porté à la modernité et à la surmodernité l'ont amené, je pense, à s'attacher aux phénomènes urbains, aux problèmes contemporains de la cité et à l'architecture. La révélation de l'absence de liens sociaux visibles, attachés à ces phénomènes et problèmes, est déjà dans *Non-lieux* (1992). Viendront ensuite *Paris retraversé* (1992), *Paris années trente* (1996), *Venise d'eau et de pierre* (1998), *Valode et Pistre* (1998) ou *L'Impossible voyage* (1997). Ajoutons-y le goût des rencontres imprévues (Laurent Fabius, Laurent Fignon ! dans *La Traversée du Luxembourg*) et celui du politique dans *Fictions fin de siècle. Que se passe-t-il ?* (2000), ou dans *Journal de guerre* (2002).

La quatrième et dernière strate n'est représentée, pour le moment, que par deux textes, un roman, *La Mère d'Arthur* (2005) et un essai « autobiographique », *Casablanca* (2007) ; d'autres viendront, certainement.

5. Pour cette référence, et pour celles qui suivent, voir *infra* dans cette livraison la section « Principaux ouvrages de Marc Augé », pp. 441-448. *Ndlr.*

Dans toutes ces strates, sans exception, c'est le même œil, clairvoyant et subtil, qui, au-delà des différences de genre littéraire allant du travail universitaire à l'univers du roman, sonde et creuse les mêmes imperceptibles fissures du sens. Il enfonce résolument des coins dans notre perception routinière, obérée par l'habitude, le consensus et, par exemple, cette façon dénuée de toute inquiétude sémantique ou métaphysique que nous avons d'utiliser un langage et des métaphores qui renvoient à tout un univers de substances et de symboles auxquels nous croyons présomptueusement avoir échappé : être « glacé d'effroi », avoir « les sangs retournés » ou « les foies », avoir « l'esprit ailleurs », « la mort dans l'âme », être « sevré d'affection »... Ces expressions toutes faites cachent quelque chose de profond, entendu sans être dit, autour du corps et de ses substances. Et ces vestiges de représentations archaïques du mouvement des substances et des entités qui nous constituent mobilisent toujours notre cerveau reptilien.

J'ai pris l'exemple de ces expressions sans présumer pour autant que Marc Augé en ait, en quelque endroit de son œuvre, tiré parti, mais pour faire comprendre que c'est sous la croûte épaisse des discours et des événements qu'il a recherché avec obstination les liens en réseau entre les fonctions, les symboles et l'histoire (celle-ci entendue comme le croisement de la « grande » et de la « petite », telle que la vivent les individus).

L'art de Marc Augé n'est pas seulement de nous obliger à nous interroger sur l'invisible ou l'indicible, ou encore sur l'insaisissable. Il fournit une réponse, dans le style simple, retenu, fluide et limpide qui est le sien. Réponse fortement argumentée aussi. N'allons pas croire surtout, comme certains l'ont cru, que ses changements stratégiques de forme d'écriture (de genre littéraire, en somme) étaient de simples facilités, des renoncements au travail sérieux et minutieux de l'anthropologie comparative et généralisante. Non ! Cette capacité si particulière de lecture (et d'écriture) est là, dès le début. Ainsi, dans ses travaux précis sur les Alladian, nous noterons par exemple une analyse neuve de la stratégie matrimoniale qu'emploient certains chefs de lignage au sein de cette société matrilineaire. Comme on le sait, ils n'ont pas de droits sur leurs fils mais sur leurs neveux, fils de sœurs, et, selon l'*atome de parenté* lévi-straussien, la relation de paternité est sous le règne de l'affection et de la proximité, la relation avunculaire sous celui du pouvoir, de l'autorité et de la crainte. Or, que font parfois ces hommes puissants et avisés ? Dans l'ombre portée d'un « rêve » de patrilinéarité, ils épousent des femmes appartenant à des ethnies patrilinéaires voisines, tels les Dida, où, selon l'idéologie et la symbolique communément admises, le père a des droits exclusifs sur sa progéniture. L'atome de parenté est de ce fait inversé : on craint son père et on lui obéit, et c'est

chez l'oncle maternel qu'on trouve une oreille compatissante. Certes, ces épouses issues de sociétés patrilinéaires sont coupées de leur lignage d'origine, qu'elles soient dotées, ce qui est rare, ou, plus fréquemment gagées ou même captives ; les enfants issus de ces unions n'ont donc pas à proprement parler d'oncles maternels qui les reconnaissent comme neveux utérins, ce qui les inféode d'autant à leur père. Rien de plus à en dire sinon s'extasier sur l'habileté politique qui permet à certains, qui en ont les moyens et qui ont compris les rouages de leur société et des autres, leurs avantages et désavantages comparés, d'en tirer parti.

Par ailleurs, le système alladian accorde une grande importance au lignage d'appartenance du père, c'est-à-dire son matrilignage, et la superposition de ces groupes matrilineaires du père, du grand-père et autres aïeux en ligne agnatique directe, donne à la patriligne, entité sociale sous-jacente, une importance qui se révèle surtout de façon négative par la puissance exceptionnelle de la malédiction que peut émettre un de ces hommes sur ses descendants. Puissance du père, donc, qui est déjà reconnue dans les institutions de cette société, laquelle, de surcroît, est dysharmonique, ce qui fait qu'oncle maternels et neveux vivent rarement ensemble.

Marc Augé va plus loin que cette simple analyse ethnologique des profits. À travers l'histoire légendaire du choix de la matrilinearité par les Alladian aux temps « originels » (lors d'un exode, le chef dut sacrifier un enfant pour pouvoir traverser une rivière en crue, la femme du chef refusa de lui donner son fils alors que sa sœur lui donna le sien), il nous montre comment la matrilinearité est déjà inscrite dans les affects, puisque la paire frère-sœur est émotionnellement plus forte que le couple époux-épouse, voire que la dyade mère-enfant. C'est là un choix très profond auquel toute société se trouve confrontée.

Mais il semble aussi, à travers le jeu local stratégique des alliances matrimoniales, que se joue quelque chose d'universel. L'exercice de l'autorité et de la protection sur des dépendants (les neveux) avec lesquels on ne vit pas nécessairement, n'a pas tout à fait la même saveur que celles qui s'exercent sur des fils. En raison du mariage avec une femme d'obédience patrilinéaire, le fils, dans l'optique matrilineaire de son lignage, craint son oncle et en hérite, mais dans l'optique patrilinéaire du groupe de sa mère, il obéit à son père et hérite au moins partiellement de ses prérogatives. C'est là l'avantage social du jeu. Mais au-delà de sa pertinence stratégique à la croisée de deux logiques, Marc Augé nous montre bien le regard, en coulisse pourrions-nous dire, que porte cette société sur la nécessité ressentie de donner à la relation père-fils (du même au même) une consistance plus dure, une sensibilité mieux exprimée dans ses diverses facettes, que celles

que prévoient leurs institutions. Nous sommes bien sous la croûte, sous l'écran des régimes sociaux et, là aussi, nous touchons à l'universel.

Même dans ses romans et essais, des percées lumineuses, dont l'évidence assombrit l'environnement *a posteriori*, sont bien présentes. Le roman, l'essai est leur écrin. *Casablanca*, ces retrouvailles avec le passé de l'auteur, que nous lisons avec la même fascination que suscite chez lui le souvenir du film du même nom, donne la réponse à la question : quand débute la vie humaine ? Ni à la conception, ni à la naissance, mais au premier souvenir identifiable qui constitue le seuil à franchir pour tout être humain.

Qu'a fait de nous ce souvenir, que l'on ne savait pas pouvoir retrouver ni dater ? La psychanalyse s'est certes emparée avec bonheur de cette thématique, mais la question psychologique et anthropologique se pose également dans le cas de ce petit garçon de quatre ans à peine<sup>6</sup>, saisi par la beauté d'une femme, qu'il sait donc reconnaître sans lui donner de nom, et qui se retourne sur sa chaise pour la mieux contempler mais se fait rabrouer par sa mère. Quelle belle entrée dans l'existence que d'être submergé par l'évidence de la beauté – féminine de surcroît – et quel douloureux apprentissage que de subir la frustration qu'imposent les bons usages !

J'ai parlé des strates qui apparaissent dans le type d'écrits par lesquels Marc Augé s'est exprimé. J'ai omis de dire, ou je n'ai fait qu'effleurer le sujet que, s'il est resté fidèle à une grande thématique qui parcourt toute son œuvre (les ressorts cachés de nos institutions et de nos croyances et certitudes : la personne, l'individu, l'identité, les rapports « totalitaires » des entités en présence, la sorcellerie, la force, le prophétisme, la nature des dieux, des cultes *vodoun* et la divination...), il a, d'une certaine manière, accompagné ces sujets dans l'espace. Parti des Alladian et de leurs voisins, c'est au Togo, chez les Guin et les Mina, qu'il a touché au plus profond la question des esprits et de la possession, thèmes qu'il poursuivra plus loin, jusqu'en Amérique du Sud.

Au Togo, comme en Amérique latine, il a expérimenté avec Jean-Paul Colleyn et Catherine de Clippel (plus l'aide et la présence amicale du peintre Michael Bastow) un autre type d'écriture : celle dite cinématographique, en tant qu'ethnologue, conseiller et auteur. Je me souviens particulièrement d'un film<sup>7</sup> qui montrait les cérémonies d'entrée de jeunes initiées dans des couvents *vodoun*. Les ethnographes-cinéastes visitaient et filmaient

6. Voir Marc Augé, *Casablanca*, Paris, Le Seuil, 2007 : 40-41.

7. *Les Dieux-objets*, réalisé en 1989 par Jean-Paul Colleyn & Catherine de Clippel, avec, comme auteurs, Marc Augé et Jean-Pierre Dozon.

soigneusement de multiples autels, c'est-à-dire, au cœur de pièces sombres, des amoncellements d'objets : statuettes – dont certaines à peine ébauchées –,alebasses, bouteilles, poteries à demi-enterrées ou non, cauris, bracelets, étoffes... Tous ces objets sont brun-rouge. L'image et son commentaire font sentir au « voyeur » – et sentir au sens propre – l'odeur grasseuse de l'huile de palme épaisse et rougeâtre dont les libations ont recouvert tous ces objets, ainsi que celle, plus violente, des alcools frelatés, largement dispensés. De ces libations, nous ne voyons de nos yeux que la fluidité ou la viscosité, mais il apparaît, avec une sorte d'évidence, que ce qui touche vraiment les ancêtres, les divinités, les esprits qui sont là, tapis, et qui regardent, attendent et interviennent, c'est l'odeur. L'odeur de la vie et de ses plaisirs, ce fumet que nous ne sentons plus ou seulement quand il se mêle d'effluves dont nous refusons l'accès à nos narines. Cet insaisissable-là, Marc Augé le fait ressentir (ressentir) dans sa façon de montrer par l'image. Comme les dieux grecs qui se nourrissaient du fumet des viandes, les dieux *vodoun* et les ancêtres se repaisissent de l'huile et de l'alcool dont l'odeur leur permet de vivre éternellement, en tout cas tant qu'ils ne tombent pas en poussière. Nous sommes toujours dans le langage de l'universel.

Le pouvoir évocateur des mots, Marc Augé le manie aussi superbement, dans les agencements les plus subtils. Cette puissance de suggestion, cette capacité non pas à enfermer mais à retenir fugacement dans ces mots qui, par leur simplicité, disent tout de la condition humaine, je les ai fortement ressenties pour la première fois dans deux circonstances presque simultanées, très différentes, et dont l'unité paraîtra peut-être artificielle au lecteur.

À l'occasion d'une sorte de défi, il eut à commenter une carte postale banale, représentant une rue de petite bourgade à la fin du jour, maisons ternes, petites, fermées, sans un chat dehors. La rue s'incurvait légèrement, ce qui permettait de bien voir, au moins du côté gauche ces façades obstinément closes sous un ciel plombé, et même de lire les enseignes des boutiques. C'était une de ces rues provinciales doublées sûrement sur l'arrière de cours et de jardins qui peuvent communiquer entre eux. Pour son plaisir personnel, Marc Augé avait écrit en deux pages son commentaire. Il était éblouissant, certes par son écriture et la façon dont il était tourné. Mais il y avait bien plus : ressortaient avec force à la fois la solitude, la frilosité, la peur du qu'en-dira-t-on et de la mise au grand jour des relations intimes, ainsi peut-être que la désespérance de vies qui s'étiolaient derrière ces façades fermées ; mais il y avait également, dans l'évocation du repli de chacun chez soi, trois choses : le recours « naturel » à la famille, le souci d'individualisation derrière le banal conformisme respecté par tous, et sans doute aussi une



vie de voisinage beaucoup plus intense dans les arrière-cours, des conversations par dessus les haies, des carrés de lumière provenant des cuisines, une chaleur... Ce petit texte a disparu et c'est dommage. Je garde le souvenir d'un morceau d'anthologie pour notre discipline.

À cette même époque, il travaillait sur l'œuvre de Bernard Maupoil<sup>8</sup>, s'intéressant plus particulièrement aux réflexions sur la possession d'un des informateurs de celui-ci, Gedegbe. C'étaient des phrases apparemment anodines, sans grand relief (« le *vodu* monte de ton rein »), dont Marc Augé faisait ressortir par une analyse sémantico-logique et avec toute la connaissance qu'il avait déjà du *vodu*, une portée et un sens que nous n'aurions su déceler sans son aide. Il montrait ainsi que la possession par le *vodoun*, telle qu'elle est généralement décrite et admise, c'est-à-dire réellement une possession : l'esprit s'empare d'un corps parfois décrit comme son cheval, est aussi, et peut être même plutôt, l'exutoire d'une énergie qui procède du corps lui-même. Je ne puis restituer ici de mémoire ces cheminement, mais, quand nous en parlions, j'en étais sidérée.

Évoquerai-je encore l'introduction à *Paris années 30. Roger-Viollet*, où, dans un étourdissant premier paragraphe d'une cinquantaine de lignes, fait d'énumérations et de juxtapositions, il nous donne à voir littéralement l'essence des années 1930 :

« Feutres mous, casquettes, hauts-de-forme, melons, bérêts "français" [...], Delahayes dont les carrosseries font rêver comme font rêver les silhouettes élancées de Mila Parély, Mireille Balin ou Anabella [toujours le culte de la beauté?] [...], valises cartonnées des premiers congés payés, litrons, couteaux de poche [...], cravates à pois, chalands, accordéons [...], faucilles et marteaux, poings levés, bras tendus [...] »<sup>9</sup>

Oui ! Tout cela nous inspire des sentiments mêlés mais surtout une forte sensation de l'avoir en effet vécu, même s'il n'en est rien, ou si peu.

Nous avons travaillé longtemps côte à côte, alors même qu'il se vouait à d'autres types d'écriture, mais rarement ensemble sur de mêmes thèmes. Je ne me tromperai pas en disant qu'il n'y a qu'un seul texte que nous ayons cosigné, dans la revue *Le Genre humain*<sup>10</sup>.

Mais c'est à l'occasion d'un enseignement dispensé dans le cadre d'un séminaire commun à l'École des hautes études en sciences sociales que

8. Voir Bernard Maupoil, *La Géomancie à l'ancienne Côte des Esclaves*, Paris, Institut d'ethnologie, 1943.

9. Voir Marc Augé, *Paris années 30. Roger-Viollet*, Paris, Hazan, 1996 : 5-6.

10. Voir Marc Augé & Françoise Héritier, « La génétique sauvage », *Le Genre humain*, 1982 (3-4) : 127-136.

nous avons le plus collaboré. Nous étions trois associés : lui, Jean Bazin qui nous a quittés trop tôt, et moi-même. Je n'ai plus en tête le titre de tous les séminaires annuels. Mais celui qui a duré plusieurs années et sur lequel nous achevâmes notre collaboration – séminaire qui se déroulait alors rue de La Tour quand l'EHESS y avait, au fond d'un jardin, des locaux d'enseignement –, portait le titre générique (je crois me rappeler en avoir été l'auteur) de « Donner à voir et faire entendre ». C'était toujours Marc Augé qui débutait le programme spécifique de l'année par deux ou trois séances soigneusement préparées, par exemple sur la possession ou sur le prophétisme avec ses aspects économiques (les prophètes sont aussi – et surtout – de petits entrepreneurs-exploiteurs), la notion de personne, les non-lieux, la surmodernité... Il testait certes ses idées sur un public et rendait compte de ses recherches. Mais aussi il mettait cet auditoire sur les rails avec les ouvertures originales et clairvoyantes que lui inspirait le thème, prononcées d'une voix pondérée, sans effet. Nous avions là, à dire vrai, un séminaire qui attirait beaucoup de monde. Jean Bazin et moi-même nous faisons à notre tour quelques séances, avant de donner la parole à nos invités, mais c'était surtout vers Marc Augé, comme maître d'œuvre, que naturellement on se tournait après chaque exposé pour entendre ce qu'il en avait retenu, identifier les passerelles qu'il établissait avec son propre discours et le thème général de l'année, et parfois le voir soulever des lièvres que notre invité n'avait pas soupçonnés. Et le même miracle, qui est celui somme toute banal de la maïeutique, se reproduisait : quelque chose prenait forme qui faisait atterrir sur la table, devant l'auditoire attentif, ces fils ténus de soie entrelacés qui ne sont visibles que sous une certaine lumière, celle qu'il savait faire jaillir.

Un mot encore sur mes étonnements. Il y a bien des manières de se mettre à écrire. J'admire, en m'en sachant incapable, la discipline de ceux qui, jour après jour, s'acquittent consciencieusement de cette tâche. Mais ni Marc Augé ni moi-même n'appartenions à ce groupe. Pour moi, écrire est une étape ultime, un exutoire organisé de l'ensemble du travail de réflexion et de documentation antérieur auquel je me suis livrée. Il me faut être bien sûre de ce que je vais avancer. Or, pendant des années, j'ai pu voir la manière, qui demeure pour moi mystérieuse, avec laquelle il procède. Il se met à son bureau, tire une feuille et la première phrase jaillit là, sans effort apparent. Il affirme pourtant ne pas savoir encore ce qu'il va dire. Mais il poursuit. On a la certitude que la pensée naît du mouvement de la main sur le papier. Tout s'organise. Des questions nécessaires apparaissent. Pour y répondre, il consulte ses livres et ses archives ou fait appel à sa culture littéraire et philosophique. Mais l'essentiel est dans ce mouvement conjoint

de la main et de la pensée qui dès lors prend forme. Est-ce pour cela, pour la passion qu'il a des mots et de leur justesse, pour le goût de la phrase, qu'il est, à mes yeux, un véritable écrivain, et l'un des rares que connaisse et ait connus notre discipline ?

*Collège de France, Paris*  
*Laboratoire d'anthropologie sociale*  
françoise.heritier@college-de-france.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : anthropologie du contemporain/*anthropology of contemporaneousness* – écriture ethnographique/*writing ethnography* – écriture cinématographique/*writing cinematography* – genres d'écriture/*literary genres* – Afrique/*Africa* – Marc Augé.